

LES CAHIERS DE TAIZÉ  
14

Frère Pierre-Yves

Plaisir,  
bonheur, joie

Introduction

« Monsieur et Madame du Pont ont le plaisir – ou la joie – de vous annoncer la naissance de leur fille Clémentine »... Parler de bonheur, ici, paraîtrait emphatique. Si, plus tard, pour ses vingt ans, ils organisent pour elle un bal, ils écriront qu'ils ont le plaisir – ou l'honneur – de vous y inviter... et non pas la joie, ce qui serait déplacé. De même, s'ils annoncent ses fiançailles avec Monsieur Donatien, ils écriront qu'ils en ont le plaisir, car la joie ou le bonheur seront, espérons-le, ceux de Clémentine. Enfin si Clémentine et Donatien annoncent leur mariage, ils écriront que c'est leur joie de vous le faire savoir...

parler de plaisir, ici, semblerait trop léger, trop faible ; et parler de bonheur semblerait une trop grande anticipation : pour le bonheur, attendons de voir...

Ces quelques exemples tirés du langage et des pratiques usuelles laissent déjà apparaître une parenté certaine entre ces trois thèmes. Ils se recouvrent en partie. Peut-être dessinent-ils trois degrés qui s'enchaînent, mais ils font aussi pressentir des différences d'accents. Le plaisir, d'emblée, apparaît très lié aux circonstances ; on le perçoit partiel, occasionnel, passager ; il est aussi très immédiat et relève davantage de la vie de la terre. Le bonheur s'avère moins lié à telle circonstance ou à telle occasion, plus durable, plus ample, plus profond ; on le ressent comme un état intérieur, un accord avec soi-même et avec l'existence.

De la joie on peut dire ce qu'on vient de dire du bonheur, mais avec quelque chose de nettement plus spirituel, d'indicible, d'insaisissable, de mystérieux, car elle relève du mystère fondamental que nous sommes en nous-mêmes. Un élan la traverse, une ferveur, un étonnement, un tressaillement.

Différences d'accents, donc. Mais voici qui les caractérise les trois ensemble : ils sont d'une part à recevoir, à accueillir, on ne les fabrique pas à partir de soi par quelque artifice ; cela est tout spécialement vrai de la joie. Et d'autre part, il n'y a absolument rien de passif dans cet accueil : à simplement les attendre comme un dû à consommer, il ne se passera rien. Les recevoir, c'est les faire exister activement en nous, les choisir sans cesse à nouveau, les cultiver, les entretenir comme on le fait d'un feu. Ils ne nous restent pas extérieurs, comme des

objets ; non, c'est nous qui trouvons du plaisir, nous qui nous nous arrangeons pour être heureux, nous qui avons soin d'être joyeux – autrement dit de découvrir la joie et de lui donner existence et expression en nous et autour de nous.

Il se pourrait qu'une certaine éducation, un certain climat moraliste et austère nous aient amenés à surtout différencier ces trois thèmes. Sans aller peut-être jusqu'à mépriser ou condamner le plaisir, on l'a souvent tenu à distance, et en tout cas à l'écart de ce qui est spirituel, le considérant comme de l'ordre du superflu. Quant au bonheur, on tend à l'opposer à la joie comme une attitude forcément intéressée et égocentrique. L'influence de Kant (un philosophe allemand du XVIII<sup>e</sup> siècle) se laisse percevoir en ce domaine. Voulant établir la morale à l'abri de tout eudémonisme – de toute recherche de plaisir et de bonheur – il l'a fondée sur la raison dans toute son objectivité, celle d'une loi valable pour tous.

Dans une perspective chrétienne, ou tout au moins spiritualiste, seule la joie serait recevable comme une valeur humaine et spirituelle. Et, de fait, elle a partie liée avec la reconnaissance, l'action de grâce, la louange, et en cela elle se révèle éminemment gratuite. Mais ce n'est pas une raison pour l'opposer au bonheur, si l'on pense au nombre de fois où l'adjectif « heureux » se retrouve dans l'Ancien Testament, sans compter les Béatitudes de l'évangile. Il est vrai que celles-ci apparaissent paradoxales, surtout dans leur formulation primitive chez saint Luc (6, 20 ss). On peut les résumer : Heureux les malheureux, non point du tout que le malheur soit un bonheur, mais parce que, en la personne de Jésus qui

les proclame, la délivrance du Royaume est amorcée. Jésus n'est pas Kant ! Il ne méprise pas l'espoir et le désir de bonheur qui habite l'être humain. La formulation de saint Matthieu (5, 2 ss), qui suppose un certain délai d'une expérience chrétienne, exprime une sagesse à vivre dans ce bonheur. Il n'empêche, le paradoxe demeure : la joie est bien une réalité présente, mais sous l'horizon de l'avenir de Dieu ; une réalité effective après la première venue du Christ, mais dont la plénitude est attendue de sa venue finale.

Le projet des pages qui suivent, tout en tenant compte des différences, est de montrer entre nos trois thèmes trois étapes qui s'enchaînent. Il n'est pas si facile de les distinguer et l'on peut largement dire de l'un ce qu'on dit des autres. Mais le plus important est de prendre conscience d'un va-et-vient nécessaire du plaisir au bonheur, du bonheur à la joie, comme aussi de la joie et du bonheur vers le plaisir. Leur vérité et leur santé psychologiques en dépendent, de même que leur intensité.

## Le plaisir

Il nous faut peut-être partir du nœud du problème : l'impression que nous pouvons garder de l'enfance d'une opposition entre le devoir, l'effort, l'obéissance, d'une part, le plaisir d'autre part. Il fallait faire ses devoirs scolaires ou le travail qu'on nous réservait à la maison, avant d'aller jouer. Serions-nous dès lors et définitivement sommés d'opter ou pour le sérieux ou pour le plaisir ? Voilà qui est infantile. Et peut-être était-ce inévitable

pendant une période où la personnalité est encore peu construite, dominée par l'affectivité : une période de dressage. Mais cette opposition n'est qu'accidentelle et à dépasser au plus vite (encore qu'on ne sort peut-être jamais totalement de l'enfance !). D'ailleurs on sait qu'une bonne pédagogie s'efforce de susciter un intérêt, un jeu, une passion, et donc un plaisir, plutôt que d'imposer du dehors des obligations. Certes, dans la vie, tout n'est pas jeu – ni donc plaisir. Et pourtant, si, dans la mesure du possible, nous faisons de notre existence elle-même un jeu, et pour cela un défi ? Et si nous nous faisons nos propres pédagogues avec intelligence, pour que tombe l'opposition entre devoir et plaisir ?

Il n'est pas niable que le plaisir joue un rôle considérable dans le développement jamais terminé d'une personne humaine : un rôle qui la construit, qui la structure fondamentalement. Cela pour susciter et soutenir les projets, les progrès, les efforts dans tous les domaines.

Freud a mis beaucoup d'accent sur cette quête du plaisir, mais c'était déjà le cas dans la philosophie gréco-latine, Aristote en particulier, et après eux chez les Pères de l'Église et au Moyen Âge. Saint Thomas d'Aquin consacre au plaisir tout un traité de sa Somme. D'ailleurs plaisir et volonté, souvent en tension à nos yeux, sont à considérer l'un et l'autre comme des effets d'une même réalité essentielle, le désir. C'est que nous sommes désir, en réponse à un Désir premier, mystérieux, qui nous appelle à l'existence. C'est vrai de tous, même si tous n'y voient pas Dieu créateur. Nous sommes désir d'être, désir d'être toujours davantage, désir de réussir, de grandir, de durer, de compter pour autrui, désir d'être heureux.

Le plaisir alors, c'est quand le désir se réalise, au moins partiellement. Et la volonté (nous y reviendrons) c'est de savoir reporter son désir, soit pour qu'il reste un désir sans s'abîmer, soit pour en atteindre un autre, plus grand, plus désirable.

Ainsi le désir, dès le départ de la vie, est constitutif de l'existence, de notre existence la plus élémentaire, là d'abord où le corps veut assouvir ses besoins les plus immédiats : manger, dormir, reposer dans des bras ; mais aussi, par la suite, bouger, marcher, toucher et tirer en bas tous les objets, découvrir le monde ambiant. Le plaisir se situe donc aux confins du monde tel que les sens le perçoivent, comme aussi aux confins de notre rapport à nous-mêmes. Il est alors essentiellement affectif, là où les choses nous touchent, où elles nous affectent. Plaisir du corps, mais le corps n'est pas seulement physique, il est symbolique de notre intériorité, et c'est à partir de l'expérience du corps que l'humain atteint son intériorité. C'est là ce que souligne très fort la psychologie moderne, et l'on peut en déduire que le plaisir, même le plus corporel, affecte l'ensemble de l'être et se déploie dans l'imaginaire.

Nous avons reconnu ci dessus dans le plaisir un accord intérieur entre soi et sa propre nature. Or notre nature ne consiste pas seulement à être immergé en nous-mêmes, mais aussi à émerger : elle suppose une transcendance, une quête de liberté, d'originalité, un besoin de sens, c'est-à-dire un dynamisme et une direction. Tout cela s'organise au fur et à mesure qu'on devient un être de parole : entre le corps, le psychisme, le spirituel, c'est la parole qui est la force d'organisation. Lié au plus instinctif,

au plus immédiat de la vie, le plaisir l'est aussi à ce qui est moins immédiat, plus exigeant : au dépassement de soi. Il sera alors vécu comme une passion de savoir. D'abord affectif, à titre de désir fondamental de vivre, le plaisir se déploie ainsi dans une quête de connaissance. C'est ici l'intelligence qui est mobilisée. Recherché d'abord pour augmenter les sources de plaisir, le savoir peut ensuite devenir plus gratuit. Or ce mouvement de dépassement suppose la volonté, un thème rapidement abordé ci-dessus et auquel il est bon de s'arrêter maintenant.

En augmentant son savoir et son expérience, l'être humain se heurte à des choix nécessaires. C'est déjà le cas dans l'existence du petit enfant. Tel plaisir, à distance, implique qu'on renonce à d'autres plaisirs plus proches, plus faciles, et qu'on s'impose un effort pour y parvenir. Cela demeure de l'ordre du jeu, mais plus exigeant. Pour aller voler de la confiture il faudra disposer une chaise devant l'armoire, ajouter peut-être un livre sur la chaise, risquer de tomber, alors qu'on pouvait rester assis à sucer son pouce.

Il y a donc en l'être humain la capacité de reporter son désir, d'avoir une vision à plus long terme et de s'organiser à travers des initiatives et des renoncements, non sans progresser dans une maîtrise des gestes et des pensées. Voir plus loin, s'organiser dans ce but, s'y déterminer, se mobiliser au nom d'une conviction : qu'est-ce d'autre que la volonté ? Elle a donc partie liée avec le plaisir comme son amie, et point du tout comme son ennemie. Ne la confondons pas avec un volontarisme crispé : elle est au service de la liberté.

Nous venons de reconnaître le rôle de l'intelligence

et de la volonté à l'égard du désir, qui, lui-même, a pour lieu premier l'affectivité. Le plaisir suppose donc que ces trois instances s'organisent dans une étroite solidarité. Sans la volonté, telle que nous l'avons présentée, dans sa capacité de se décider et de réaliser cette décision avec conviction, l'être s'affaisse, et dans ce cas il n'y a plus de possibilité de plaisir. En outre, sans l'intelligence et sans la parole qui le structure, l'être se perd dans sa subjectivité, et le plaisir se tarit bientôt. Mais c'est l'affectivité, en tant que lien essentiel à nous-mêmes, qui éprouve le plaisir. Gardons-nous d'en penser ou d'en dire du mal. et gardons-nous de l'isoler. C'est en se replongeant en elle que la volonté sera vraiment nôtre, et non une sorte de structure extérieure. Et c'est à cette même condition de se replonger en elle que l'intelligence évitera de tomber dans un pur savoir abstrait.

Ainsi doit s'installer un va-et-vient entre ces trois ordres qui nous constituent : l'affectivité, l'intelligence et la volonté (comprise comme l'affectivité s'organisant en fonction d'un projet, d'une échelle de valeurs). C'est vraiment l'affectivité invitée gentiment par la volonté et l'intelligence à entrer dans leur mouvement, qui y sèmera le plaisir et les secondera merveilleusement dans leur effort. On l'a vu : il est plus facile d'apprendre, de vouloir, de réaliser un effort avec plaisir qu'en se cravaçant sauvagement.

## Plaisir et réalité

Faire appel au principe de réalité, c'est ne pas en rester à un certain idéalisme irréaliste. On peut être tenté de prendre ses désirs pour la réalité, comme on dit, c'est-à-dire nier les faits, refuser de voir les choses en face, les imaginer à sa convenance. Le plaisir conduit alors à une pure illusion, avec des lendemains qui déchantent.

Qu'est-ce que cette réalité ? D'abord celle des autres, des événements, des choses. Dès l'enfance nous avons dû apprendre que le monde des personnes et des faits n'existe pas en fonction de nous, qu'il ne se laisse pas satelliser à notre aise. Du rapport fusionnel du petit enfant avec sa mère et avec tout ce qui l'entoure, il faut passer à un rapport d'altérité. Si je considère que le plaisir, c'est que tout s'arrange à mon gré, je risque fort d'hériter surtout le déplaisir. Il y a à cet égard une sagesse qu'exprime par exemple ce dialogue, dans un roman de Giono (Les deux cavaliers de l'orage), entre deux femmes qui tentent de deviner l'avenir en versant du plomb fondu dans de l'eau. L'une d'elles demande : « Et si ça ne dit pas ce que vous voulez ? » Et l'autre répond : « Eh bien, il s'agira de vouloir ce que ça dit ». Dans le même sens on trouve chez saint Augustin cette citation d'un auteur comique latin, Térence : « Puisque tu ne peux pas faire ce que tu veux, fais ce que tu peux ». La solution, dans nombre de cas, c'est donc de tirer le meilleur parti de la réalité pour y trouver du plaisir ; ou du moins le désirer et ne pas y renoncer

La réalité, c'est en deuxième lieu le fait que le plaisir se présente au pluriel : « les plaisirs ». Lesquels sont pas-

sagers, bien qu'ils tendent vers un certain bonheur. Mais si tel plaisir devient le tout du bonheur, s'il absorbe toute ma capacité de désir, il me fait me manquer moi-même. Comme on pouvait le lire dans un journal au moment des Jeux olympiques : toute la passion de tel athlète était de sauter le plus loin possible. Si c'est vraiment là le tout de son désir, il ne s'agit plus d'une personne humaine, mais... d'une sauterelle. Le désir saura donc demeurer toujours plus grand que le plaisir, et ouvert sur un au-delà de lui-même. À cet égard la sagesse du plaisir lui-même saura le garder d'une boulimie, d'une glotonnerie où il s'abîmerait en devenant sa propre fin (aux deux sens de ce mot). La poule aux œufs d'or n'est pas un vain mythe : il est bon de profiter des œufs, mais sans tuer la poule, d'aimer les plaisirs sans en tarir la source.

Nous touchons ici à un troisième aspect de la réalité concernant le plaisir. Le sentiment de plénitude qui accompagne un plaisir ne l'accompagne que par surcroît. Cela signifie que chercher le plaisir pour le plaisir, comme une fin en soi, c'est le manquer. On ne peut le viser qu'indirectement. Cela vaut pour tous les domaines de l'existence : dans la pratique d'un sport, d'un violon d'Ingres, de l'organisation d'une collection... Se livrer à cela en vue du plaisir, ce sera bientôt ne plus en trouver. Pour qu'une activité, quelle qu'elle soit, s'accompagne de plaisir, il faut qu'on y éprouve une certaine aisance, une certaine maîtrise, comme aussi une créativité, une réalisation de soi. Cela implique une quête de qualité, le souci d'un progrès. Tant et si bien que le plaisir se situe, par là même, toujours un peu à côté, toujours un peu au-delà d'où on l'imagine spontanément. Par exemple,

si l'on joue du violon pour son plaisir et que ce plaisir est vraiment le but, on s'en lassera très vite, car le plaisir consiste à jouer le mieux possible, à surmonter les difficultés, à viser une certaine perfection qui est par définition toujours au-delà de ce qu'on réalise. Il en va ainsi dans tous les domaines : être amateur de vin, si c'est pour s'enfiler des « canons », le plaisir aura tôt fait de disparaître et l'on ne sera plus un amateur. Celui-ci éprouve le besoin de goûter, de comparer, d'en parler ; c'est tout un discours qui accompagne la dégustation et en fait un plaisir de qualité. De même en est-il pour le manger – et pour tout.

C'est parce que nous sommes appelés à grandir, à mûrir, à viser plus loin que nous-mêmes dans l'instant, qu'il est essentiel à notre vérité humaine de désirer le plaisir comme un écho, un surcroît, et non comme le but. Chacun peut reconnaître cela, à titre de chrétien, certes, mais aussi à partir d'un certain sens religieux : nous ne sommes pas notre propre source ni notre propre but. La vie nous est donnée, elle est à recevoir et à offrir dans l'échange d'une alliance. Notre passé est bien plus ancien que notre naissance, et notre avenir infiniment plus vaste que notre trépas. Tel est le cadre où se situe le plaisir.

## Plaisir et bonheur

Nous voici à même d'entrevoir le rapport entre plaisir et bonheur. C'est effectivement à partir de nos expériences multiformes du plaisir que nous pouvons deviner ce qu'est le bonheur et y aspirer avec cette intuition que le

bonheur constitue une expérience intérieure plus profonde et surtout plus globale, plus stable, moins immédiate, moins liée aux circonstances. Car, davantage que les plaisirs, le bonheur doit aussi se révéler à nous à partir du sens que nous reconnaissons à notre vie – un sens, on l'a vu, qui vient de plus loin que moi, qui va plus loin, et qui détermine mon avenir. Ce sens, et le bonheur qui lui est conjoint, relèvent d'une foi, chrétienne par exemple, ou simplement humaine (car on est toujours habité par une foi !) : une confiance, le sentiment d'un sens à reconnaître et à donner à son existence, d'un idéal à viser. Le bonheur ce sera d'atteindre cet idéal, et c'est d'y tendre et de le réaliser partiellement. Si cette foi est chrétienne, elle saura que le bonheur en sa plénitude consistera à être comme Jésus au matin de Pâques, à se voir accueilli par lui dans une vie qui ne cessera de s'épanouir et de s'approfondir dans un accord avec soi, autrui, le monde. Une vie réconciliée, en communion avec le Père de Jésus et avec ses frères en humanité. N'envisageons pas cela comme une durée sans fin, où il ne se passerait plus rien : quel ennui ! Imaginons plutôt un instant de plénitude, mais sans retombée, un instant où Dieu ne cesse d'advenir dans une nouveauté inépuisable.

Mais si le bonheur est de l'ordre de la foi – ou en tout cas d'une foi – comment échappera-t-il en nous à un savoir purement abstrait ? Comment saurons-nous nous plaire en Dieu ? car, au dire d'un auteur cistercien du XIIe siècle, « pour plaire à Dieu, il faut se plaire en lui » – entendons : mettre et trouver son plaisir en lui. Comment notre affectivité se plaira-t-elle à attendre le Christ et à imaginer son Royaume, à en jouir par avance ? sinon

parce que nous tirerons tout le parti possible de notre expérience plus immédiate et plus élémentaire du plaisir de vivre. C'est elle qui donne force et réalité concrète au bonheur attendu. Ainsi le plaisir joue un rôle symbolique irremplaçable. C'est bien ainsi que Dieu entend les choses, si l'on pense au sacrement de l'eucharistie. Elle est le sacrement du bonheur et de la fête du Royaume : rien de plus spirituel. Mais pour cela elle prend la forme d'un repas, avec tout ce que ce dernier – même stylisé, même ramené à l'essentiel – garde d'inévitablement lié au plaisir de manger et de boire, et au bien-être du corps. À condition, certes, qu'il y ait quelque chose à manger et à boire, et qui présente du goût, une saveur... Le spirituel rejoint le plus charnel en nous, et en tire sa sève.

Tel est le service que le plaisir rend au bonheur : ce rôle symbolique, où il lui offre des images et tout un appui dans notre expérience la plus élémentaire. Du même coup le plaisir ne peut demeurer un but en soi, il prend sens d'être en attente d'autre chose, presque indicible. Et le service que notre découverte du bonheur rend au plaisir, c'est de l'ouvrir au-delà de soi sur ce qui ne passe pas. Il y a plus : l'idée que je me fais du bonheur va m'amener à déterminer quel plaisir est bon, souhaitable, ou tout au moins admissible, et quel plaisir, même légitime en soi, ne l'est pas, parce qu'étranger ou même contraire à ce bonheur, comme un pur dérivatif, une fuite, un produit de remplacement.

D'autant que nous sommes ainsi faits : si notre désir s'investit dans un grand bonheur, une œuvre d'importance, un projet d'envergure, nous ne pouvons pas en même temps nous disperser dans mille plaisirs, aussi lé-

gitimes soient-ils. Il faut accepter que cela n'aille pas sans une certaine modestie concernant les plaisirs. La sagesse antique du bonheur disait : Ne quid nimis, « Rien de trop », parce qu'une certaine frugalité, de la mesure, de la modération laissent l'esprit plus libre pour la tâche qu'on s'est fixée. La suppression de tous les plaisirs ? Non, mais la volonté délibérée de se plaire dans les choses simples, de limiter ses besoins et sa consommation, d'apprécier avec finesse ce qui est tellement élémentaire qu'on risque de l'oublier : le parfum de l'air (quand il n'est pas pollué), la qualité changeante de la lumière, le fait de marcher, l'occasion de voir les objets sous un jour particulier, manger une pomme, un morceau de pain...

Rencontrer le Christ, se laisser interpeller par lui, choisir Dieu, vivre selon l'évangile avec une certaine rigueur, ce n'est pas renoncer au bonheur, ni même au goût de plaisir. Le choix n'est pas entre Dieu et le bonheur ; le choix est de faire de Dieu et de l'alliance qu'il nous propose notre bonheur premier et le critère de que sera pour nous le plaisir. Saint Augustin nous en assure : « Tout homme qui s'est tourné vers Dieu voit ses délectations changer, ses délices se modifier : elles ne lui sont pas ôtées mais transformées ». « Il n'est personne qui n'aime, mais il s'agit de savoir ce qu'on aime. Nous ne sommes pas exhortés à ne pas aimer, mais à choisir ce que nous devons aimer. Et comment choisirons-nous, à moins d'être choisis nous-mêmes d'abord ? Car nous n'aimons pas à moins d'être aimés d'abord ».

Ainsi l'expérience du plaisir apporte au bonheur sa chair, son expérience concrète, et le bonheur, en retour, marque de son exigence le choix des plaisirs et révèle leur

relativité. Or souvent le plaisir ne se contente pas d'être relatif, il tend facilement à prendre toute la place, à mobiliser tout le désir, à remplacer le bonheur. C'est sa tentation de facilité. L'exigence est donc de lucidité, de maîtrise, non contre le plaisir, mais en vue de sa vérité. Ce n'est pas n'importe quel plaisir, ni vécu n'importe comment, qui peut symboliser le bonheur auquel j'aspire.

## Du bonheur à la joie

Comment maintenant envisager la joie à partir de ce qui précède ? À titre d'expérience subjective, elle s'avère encore plus mystérieuse et difficile à cerner que le bonheur. Mais objectivement, d'un point de vue chrétien elle est un don de Dieu et une vertu de l'homme, une force qui le soulève, une attitude à déployer comme une facette de l'amour et une forme de la foi.

Nous avons souligné ci dessus combien le bonheur en sa plénitude était en avant de nous comme une réalité d'avenir encore désirée, même si elle est déjà donnée à goûter : une expérience vraiment nôtre, et infiniment plus que nôtre. C'est cette attente qui protège nos bonheurs d'ici-bas de se refermer sur eux-mêmes, de s'opacifier, de fuir dans l'illusion et de finir dans la déception ; cette attente qui les garde comme un avant-goût de ce qui défie l'imagination, et qu'il faut pourtant essayer d'imaginer. Sinon comment s'en émerveiller, s'y préparer, l'attendre avec une vigilance dynamique ?

Nous proposerions volontiers de considérer alors la joie comme la capacité de vivre dès maintenant de ce



bonheur à venir, d'en goûter la saveur présente. La joie, donc, comme anticipation d'elle-même et comme manière intelligente de donner à ce bonheur plus de réalité qu'à tout ce qui peut actuellement se présenter. Assurément la joie demeure colorée par les circonstances, mais elle n'en dépend pas fondamentalement, à la différence du plaisir. Pour un chrétien cela n'est pas hypothétique, car il reconnaît la source de la joie dans la résurrection du Seigneur et il est invité à la recevoir comme un fruit de l'Esprit Saint : « Le fruit de l'Esprit, dit saint Paul, est amour, joie, paix, confiance en autrui, douceur, maîtrise de soi » (Galates 5, 22 s). Jouons sur le mot : un fruit est destiné à mûrir ; ce fruit-là prend en nous la forme d'une conviction intérieure, et à ce titre d'une force dans laquelle nous avons à nous organiser activement. Elle se renouvelle dans la reconnaissance, l'admiration, la louange, et elle se réalise en grande partie dans la paix, dans un fond de sérénité.

De son bonheur, on est en partie responsable, mais on n'imagine pas qu'il puisse faire l'objet d'une exhortation. Ayez du bonheur : ceci relève plutôt d'un vœu. Tandis que saint Paul exhorte bel et bien à la joie, comme à une des exigences de l'évangile : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur » (Philippiens 4, 4). Non pas seulement quand le cœur vous en dit, mais « toujours ». Et non pas en cherchant d'abord des raisons en vous-mêmes, mais « dans le Seigneur », c'est-à-dire dans la conscience aiguë de votre communion avec le Ressuscité et en attendant ses promesses.

## Face au déplaisir, au malheur, à la souffrance

L'Apôtre dit ensuite, dans les versets qui suivent (v. 4 à 7), le secret de cette joie : transformer l'agressivité ou l'angoisse au lieu de les entretenir, les transformer en une force calme et confiante de douceur tranquille. C'est plus facile à dire qu'à faire ? Mais à ce sujet aussi l'Apôtre livre un secret : se détacher des soucis en les confiant à Dieu dans la prière, aussi souvent que c'est nécessaire. Il n'y a rien ici de magique, et l'on ne fait pas appel à la méthode Coué, mais les remettre à Dieu c'est du même coup prendre de la distance à leur égard, les considérer avec plus de recul, et surtout ne pas y projeter, en les majorant, le besoin de se plaindre et de se faire plaindre. Tout cela ne se fait pas dans l'instant, mais la prière « sans cesse » est persévérante. Il apparaît alors que le souci peut devenir l'occasion de vivre, dans cette confiance, une communion plus étroite avec le Seigneur, de l'accueillir plus intimement en soi, et en communiant à ses souffrances, de vivre aussi quelque chose de sa victoire. On fait ainsi, mystérieusement l'expérience spirituelle que la proximité de Dieu et la force de ses promesses sont plus réelles encore que tout ce qui peut arriver. Or il y a donc là quelque chose de l'ordre de la joie, même en plein souci. Mais en tout cela rien de passif ni de tout fait : c'est à recevoir et tout en même temps à vouloir.

Il est encore un secret que livre saint Paul : cette prière sera pénétrée d'action de grâce. Nous y avons déjà fait allusion. L'action de grâce est une puissance d'abord parce

qu'elle contribue à nous détacher de notre moi en souci pour le tourner vers Dieu, et par ailleurs parce qu'elle anticipe audacieusement sur l'exaucement de la prière, sur la délivrance qu'elle attend de Dieu. Remercier par avance, c'est faire advenir en quelque sorte le futur. Et c'est encore elle, l'action de grâce, qui nous fait entrer dans la paix de Dieu, laquelle dépasse tout ce qui est imaginable pour prendre « sous sa garde nos cœurs et nos pensées ».

Mais il n'y pas que le souci. Il y a aussi tout ce qui va à l'encontre de ce que nous souhaitons, du bien sur lequel nous comptons, et même de ce que nous avons demandé dans la prière. Que devient alors la joie ? À propos du plaisir, nous avons déjà rencontré cette question, à laquelle une profonde sagesse répondait : si tu n'as pas ce que tu veux, veuille ce que tu as. Et cette réaction de santé et de réalisme peut atteindre sa pleine vérité quand elle devient sagesse de la foi. Saint Augustin, en traitant de la Vie heureuse, cite à ce sujet Térencia (cet auteur latin que nous avons déjà rencontré) : « Comment serait-il malheureux l'homme à qui rien n'arrive indépendamment de sa volonté, parce que ce qu'il voit ne pouvoir lui advenir, il ne peut le vouloir ? »

Bien que vrai, un pareil stoïcisme, à titre d'attitude simplement humaine, risque de paraître aussi admirable que peu enviable, et précisément très peu « humain ». Mais pour saint Augustin, une telle attitude s'humanise précisément par le fait qu'elle n'est pas simplement humaine : on la reçoit de Dieu dans la foi et l'amour. Cela suppose d'avoir découvert que Dieu veut notre vrai bonheur et nous le révèle. Aussi la condition du bon-

heur présent et à venir – et déjà goûté dans la joie – c'est d'accorder notre désir et notre vouloir à ceux de Dieu, en vivant les événements dans sa communion : « Que ta volonté soit faite ». Cet accord n'a rien d'automatique : avec nous, Dieu le réalise en nous, moyennant le temps que cela nous prendra... « Si quelqu'un est déterminé à être heureux, dit saint Augustin, il doit se procurer ce qui demeure toujours et ne peut lui être arraché par quelque coup cruel de la fortune ; quand on a Dieu, on est heureux ».

Essayons d'approfondir un peu cela, pour ne pas en rester à ce qui pourrait sembler de purs principes. Que devient le plaisir, comment se comporte la joie face à une situation de peine, de souffrance, de deuil ? Nous limiterons soigneusement cette question à ce qui nous concerne personnellement, à ce que nous pouvons nous dire à nous-mêmes, sans du tout prétendre traiter du problème du mal en général. Dans une première approche, nous proposerons le thème de l'accouchement, qui a servi de parabole à Jésus (Jean 16, 21). Se rencontrent d'abord une peur et une souffrance, mais qui peuvent déjà se laisser traverser par une joie dont elles sont la condition : la joie d'une nouvelle naissance. Mystérieusement la peine aura préparé du nouveau en nous.

Une deuxième approche : au lieu de subir le malheur, on peut se proposer de discerner en lui une épreuve, autrement dit une mise à l'épreuve, et un défi. C'est déjà s'en dégager quelque peu pour le placer devant soi. L'affronter, c'est en quelque sorte le détacher de soi. Et si nous nous souvenons de ce que nous avons vu : le plaisir tient à une certaine aisance dans telle activité, à une cer-

taine qualité d'être, à une perfection recherchée, on peut alors transposer cela face au défi. Plutôt que de se laisser écraser, engager notre être dans l'épreuve avec le souci d'une justesse de réaction et d'une économie d'énergie psychique. « Que survienne la tribulation, dit saint Augustin, elle sera ce que tu auras voulu qu'elle soit : ou un entraînement, ou une condamnation. Te trouve-t-elle en or, elle enlève tes scories ; te trouve-t-elle en paille, elle te réduit en cendres ».

Une telle attitude mobilise le désir d'être qui nous constitue. La volonté renonce certes à tel plaisir ou à une joie qui semblait à portée de main, et cela par nécessité. Mais elle ne renonce pas au désir de plénitude dont dépend le plaisir et plus encore la joie ; elle ne renonce pas à cet accord avec soi-même, à une manière de se rassembler dans un « oui » plus vaste que le « non » opposé à un plaisir ou à une joie. Renoncer à ce plaisir, ce n'est pas renoncer au désir de se plaire et d'être dans la joie.

## De la joie au plaisir

Ce qui est vrai du bonheur l'est aussi de la joie : elle a besoin de l'expérience du plaisir, et en quelque sorte de se ressentir elle-même plaisir en nous. Il lui faut s'avérer sensible, affective, pour être vraiment nôtre. La joie appelle le sens du plaisir à passer au plan spirituel pour devenir note manière de nous plaire en Dieu, dans sa Parole, dans la quête contemplative, dans la liturgie, dans l'étude de la théologie, dans le souci du frère. La sensibilité a toute sa place dans la prière, elle est appelée,

comme la volonté et l'intelligence, à vibrer à l'unisson de la foi. Mais à la condition expresse de ne pas se prétendre la norme de la prière ou de la qualité de l'amour, ni de se prendre subrepticement pour le but de la prière. Il n'y a pas à se méfier de l'affectivité dans la vie spirituelle, pourvu que son critère, à elle aussi, ce soit la foi, ou mieux : la grâce de Dieu.

L'affectivité constitue notre rapport le plus immédiat à notre être. Sans elle nous ne sommes pas vraiment nous-mêmes. C'est ce qu'elle apporte d'essentiel à la foi. Et un peu dans le même sens, si le goût du plaisir accompagne ce qui va dans le sens de la vie, de sa durée, de son épanouissement, il est important que la rencontre de Dieu, sa proximité et l'ensemble de ses exigences soit conçus et vécus comme le jaillissement par excellence de la vie.

Le plaisir nous est apparu comme le symbole du bonheur. On peut en dire autant de la joie. Le plaisir peut devenir comme un détour pour mieux découvrir la joie. Ainsi en est-il, selon ce texte de saint Augustin : « Qui peut vivre sans affection ? Pensez-vous, mes frères, que ceux qui craignent Dieu, honorent Dieu, aiment Dieu, n'aient pas d'affection ? Vraiment tu oserais penser que la table, le théâtre, la chasse, la pêche, offrent des jouissances, et les œuvres de Dieu non ? La pensée de Dieu ne produirait pas d'affection intérieure quand on regarde le monde et qu'on a devant les yeux le spectacle de la nature, lorsqu'en elle on cherche qui l'a faite et qu'on le trouve sans jamais aucun déplaisir – au contraire : avec un plaisir sans égal ? »

Il est vrai que, dans un premier temps (jamais termi-

né) la foi est rupture ; rupture par rapport à notre échelle des valeurs, à nos idées, à ce qui nous paraît la réalité, à ce que nous appelons spontanément vie, plaisir, bonheur, bien et mal... Elle est le passage d'une existence dont nous sommes le centre à une existence qui devient élan vers Dieu. On ne fait pas l'économie de la conversion. Mais pour qu'elle ne devienne pas une superstructure artificielle moins en nous qu'au-dessus de nous, la foi – et c'est tout aussi vrai de la joie essentielle – doit être comme un arbre au printemps, un arbre en qui remonte la sève. Il s'agit qu'elle reprenne et fasse remonter des racines à la cime tout ce que nous sommes de plus instinctif, de plus vital, de plus immédiat, de plus prêt au plaisir, de plus désireux du bonheur. Car c'est là que se trouve en nous l'énergie à mettre au service de la vie nouvelle.

Par ailleurs, si la joie reçoit ainsi du plaisir sa dimension concrète, elle apporte aussi à l'expérience du plaisir une vivacité nouvelle, une intensité, un émerveillement neufs. Oui, pour celui qui se reçoit de Dieu et entend recevoir de lui toute sa vie, apparaissent toutes sortes de plaisirs qu'il ne recherche même pas, mais qui se présentent à lui ; il en découvre le nombre et la gratuité. C'est un peu ce qui se passe après qu'on a été très malade et qu'on redécouvre la vie comme à nouveau. Rien ne paraît banal : on savoure comme pour la première fois l'air et la lumière de la chambre, la vue qu'on a de la fenêtre, la possibilité de marcher, le visage et les attitudes d'autrui... Or la joie de la foi, c'est réellement de redécouvrir la vie, avec un goût plus affiné, prêt à l'étonnement et à l'émerveillement. Et l'action de grâce qu'elle

entraîne s'avère ce qu'il y a de plus perméable au plaisir. Pour autant ne tombons pas dans l'angélisme : il faut préciser que la joie attend du plaisir qu'il soit comme elle : les mains ouvertes, avec désintéressement et générosité, et le regard fixé au-delà de soi.

De telle manière que tout notre être puisse dire :

« Seigneur, mon partage et ma coupe,  
de toi dépend mon sort.

La part qui me revient fait mes délices,  
j'ai même le plus bel héritage.

Aussi mon cœur exulte et mon âme jubile,  
ma chair même repose en confiance :

tu ne peux m'abandonner à la mort  
ni laisser ton ami voir la corruption.

Tu m'apprendras le chemin de la vie,  
devant ta face débordement de joie,

à ta droite délices éternelles. » (Psaume 16).

Quelques éléments de bibliographie

S. AUGUSTIN, La vie heureuse, Œuvres de S. Augustin, 4/1, Paris 1986.

A. VERGOTTE, « plaisir, désir, bonheur », Les quatre fleuves, Nos 23-24, p. 35-47.

Ch. A. BERNARD, Théologie affective, Paris 1984.

P. TROTIGNON, « Affectivité », Encyclopedia universalis, t. I, p. 318 ss.

D. VASSE, La dérision et la joie, Paris 1999.